Cet ami n'est autre que le fils du docteur Sorlac. Il sait tout ; car je n'ai aucun secret pour lui.

—Quelle imprudence ! fit la Rassajou. Ainsi, vous lui avez parlé de Jacques ?

—Non, ma mère. Je n'ai parlé que de moi. Il le fallait. Des circonstances impérieuses m'y ont obligée, mais tout me fait un devoir de ne révéler à qui que ce soit l'héroïsme avec lequel vous avez abandonné mon frère pour lui assurer, comme à moi, une existence heureuse. Sait-il maintenant ce que vous avez souffert pour nous ?

—Il ne le saura jamais, j'espère.

—Pourtant, vous vous êtes rapprochée de lui. C'est Jacques, n'est-ce pas, qui vous a recommandée à Mme de Fallière ?

—Comment le savez-vous ?

La Rassajou lui avait posé cette question sur le ton d'un indicible effroi.

—Depuis un mois, répondit Rose, j'ai beaucoup réfléchi. Me souvenant de vos deux visites mystérieuses à Mme Petitot, j'ai deviné que vous étiez venue ici recommander Jacques à Mme Petitot, qui l'a placé sous la protection de Mme de Fallière et le regrette maintenant, n'est-il pas vrai ?

La Rassajou se rassura : Rose ne savait rien de l'imposture.

—C'est bien cela, dit Césarine, mon fils est mal jugé par Mme Petitot. Il ne tardera pas à lui prouver qu'il vaut mieux que sa réputation.

—Je le souhaite. Dans tous les cas, j'entends que vous viviez tranquille, sans être obligée de travailler chez les autres. Je m'en suis parlé à Pierre, qui m'approuve et qui désire causer avec vous à ce sujet.

Césarine fit un geste d'impatience.

—Je vous en prie, mon enfant, épargnez-moi cet entretien. Vous n'avez pas à vous occuper de moi, Mme Petitot pourvoit à mes besoins. Je quitterai Châteauroux dès ce soir et j'irai m'installer sous peu de jours, loin, bien loin d'ici, auprès de mon fils.

Elle embrassa de nouveau Rose.

—Combien je vous suis reconnaissante, mon enfant, de ne pas avoir parlé de Jacques à M. Sorlac ! Jacques n'aura bientôt plus besoin d'aucune aide. Il est sauvé, grâce à son intelligence, à ses capacités.

Elle en avait plein la bouche.

—Il m'est impossible, dit Rose, de vous éviter un entretien avec M. Sorlac. Il vous attend au salon.

—Que veut-il de moi ?

—Je m'en doute. Il vous demandera quelle est la personne qui vous a mise en rapport avec Mme de Fallière. Il n'y a pas d'inconvénient à ce que vous reconnaissiez que c'est Jacques Brémond. Cela ne compromettra rien. Descendons, je vous prie.

Césarine se laissa conduire au supplice.

Elle maudissait intérieurement ce François Brégeat qui, pour emprunter vingt mille francs à Mme Petitot, lui avait tout révélé.

Quelle ne fut pas la surprise de Rose en voyant au salon, à côté de Pierre, le baron de Borianne, dont la pâleur extrême la frappa.

Maxime se leva et la salua sans dire un mot.

—Rose, dit Pierre, je te prie de nous laisser seuls avec Mme Virieu, à qui nous avons à poser diverses questions.

Elle se retira, très effrayée par le ton solennel sur lequel son grand frère lui avait fait cette prière. La présence du baron, en cette circonstance, lui paraissait inexplicable.

Maxime, habitué à la parole et familier avec les ruses de la justice, avait préparé son effet.

—Césarine Rassajou, dit-il à l'ancienne condamnée de l'auberge sanglante, connaissez-vous mon nom ? Je suis le fils du vicomte de Borianne.

Les deux amis dardaient sur elle des regards ardents.

A ce nom de Borianne, la Rassajou frissonna de la tête aux pieds. Son visage devint blême.

Maxime ne perdit pas une seconde.

—Votre trouble est déjà un aveu, dit-il. Allons ! complétez-le par la parole. Une pauvre femme est venue dans votre auberge en 1871. Votre mari l'a assassinée et...

—Non ! non ! s'écria Césarine, je ne vous connais pas ! Ce que vous venez de dire est une invention infâme ! N'ai-je pas assez souffert pendant dix-neuf ans, en prison, pour qu'on vienne m'accuser d'un nouveau crime ?

Et elle ajouta avec une colère croissante, une rage sourde :

—J'ai payé ma dette à la justice, je suis libre, de quel droit vous faites-vous mes juges ?

Elle se dirigeait d'un pas rapide vers la porte ; mais les deux jeunes gens lui barrèrent le passage et, la prenant chacun par une main, l'entraînèrent au fond du salon.

—Vous ne voyez donc pas, madame, dit Maxime, que l'exagération même de vos protestations est un nouvel aveu. Écoutez, j'ai étudié votre procès aux assises du Puy et je crois à votre innocence. Il n'est nullement question de vous faire retomber sous la main de la justice. Ce que je veux savoir et ce que je saurai certainement, c'est la vérité sur la naissance de Rose. Rose n'est pas votre fille ! A qui l'avez-vous prise ?

Réunissant toutes ses forces, Césarine se dégagea de leur étreinte :

—Vous êtes fous ! s'écria-t-elle, je veux partir d'ici. Faites-moi place !

Ses cris déchirants furent entendus de Rose, qui accourut à son secours.

—Cette femme dit-elle, est sous mon toit. Elle a droit à ma protection. Elle réclame sa liberté. Laissez-la sortir, je vous l'ordonne !

Pierre et Maxime durent se soumettre.

Césarine en profita pour s'enfuir de cette maison où elle venait de subir une de ses plus dures épreuves.

Et Maxime ne put s'empêcher de lui crier :

—Vous m'échappez pour cette fois ; mais je vous retrouverai !

Césarine disparue, le baron de Borianne adressa à Rose un regard significatif.

—Si vous saviez, lui dit-il, pourquoi je suis ici, vous me plaindriez ! Vous le saurez bientôt et vous comprendrez ma torture.

Il sortit lentement, reconduit par Pierre, qui échangea avec lui une longue étreinte.

—Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Rose à son grand frère.

—Ne me demande rien, répondit-il. J'ai promis le secret à Maxime.

—Qu'avait-il à exiger de ma mère ?

—N'insiste pas. Dans quelques jours peut-être, je pourrai parler.

Et, sans attendre une nouvelle question, il sortit précipitamment.

LIV

SECOND CRIME

Ce même jour, une surprise était réservée à Jacques Brémond, occupé à faire ses préparatifs de départ pour la Tunisie.

Déjà, la veille, sa concierge lui avait fait cette confidence :

—Figurez-vous, monsieur, que la police rôde autour de chez nous. Un imbécile d'agent en bourgeois est venu me demander des renseignements sur votre domestique, sous le prétexte qu'il doit la prendre à son service. Pas fort l'agent. Moi, qui sais que la mère Virieu est partie en province, je me suis méfiée et j'ai dit à l'agent : "Comment s'appelle l'ancienne domestique de M. Brémond ?" Cette question l'a interloqué. Il a prétendu que le nom de cette femme lui échappait, qu'il était sujet à des absences de mémoire. Bref, je lui ai donné de bons renseignements sur la mère Virieu. Il les a inscrits sur son carnet, puis il m'a demandé où elle servait présentement. De fait, la mère Virieu ne me l'a pas dit, ce qui m'a permis de congédier l'agent.

Cet incident plongea Jacques dans l'inquiétude. Il avait tant à craindre pour lui-même qu'il regrettait de ne pas être déjà sur le chemin de Gabès.

—Êtes-vous sûre, demanda-t-il à la concierge, que cet homme est un agent de police ?

—Parbleu ! Il est attaché au commissariat du quartier. Tout le monde le connaît. On l'appelle le *Frisé*, à cause de ses cheveux noirs qui frisent naturellement.

—Si cet agent revient, prévenez-moi de suite.

—Je n'y manquerai pas, monsieur Brémond.

Jacques était si préoccupé par cette démarche de la police qu'il pensa un instant à partir pour Châteauroux. Il avait hâte de savoir si la mère Virieu était à son poste.

Le temps lui manquait.

Invité à dîner chez William Clakay, qui avait cent recommandations à lui faire, il ne pouvait s'en dispenser.

Le patron était un homme à cultiver avant sa plantation de Tunisie.

Jacques avait su, par son bagout et aussi par l'étalage adroit de ses connaissances théoriques en agriculture, se concilier l'estime de sir William Clakay.

Tous deux devaient s'entendre pour les dernières commandes de matériel à expédier sur place.

Jacques en avait fait le devis avec une sûreté remarquable.

Rien ne pouvait plaire davantage à un Américain pour qui les les chiffres priment tout.

—Votre ami, avait dit sir William Clakay au poète Marcel, est un esprit pratique et entendu. Vous avez beaucoup à gagner en marchant sur ses traces ; car le positif, le palpable en un mot, se retrouve aussi bien dans les Lettres que dans les Sciences. Vous aussi, vous avez un beau terrain à cultiver, un terrain supérieur au mien puisque vous pouvez le transporter en tous pays. Il s'agit de votre imagination. Croyez-moi, ne vous attardez pas en rêveries